
La sociologie quantitative au service de l'étude du personnel littéraire: le cas du personnel littéraire de l'Académie royale de Langue et Littérature française de Belgique

Björn-Olav Dozo

Université de Liège – ARC Communauté française de Belgique

1. Inscription dans une tradition et dans un projet de recherche

Cet article s'inscrit dans un projet de recherche qui repose sur une logique collective et sur le développement d'outils novateurs, tant d'un point de vue théorique qu'informatique. Ce projet est une ARC (action de recherche concertée) financée par la Communauté française de Belgique, collaboration entre les départements de Langues et Littératures romanes de l'Université Libre de Bruxelles et de l'Université de Liège. Un collectif de recherche s'est constitué grâce à ce financement: le CIEL (collectif inter-universitaire d'étude du littéraire). Dirigé par Paul Aron à Bruxelles et par Jean-Marie Klinkenberg à Liège, il vise à la constitution d'une base de données informatique sur les auteurs, les œuvres et les revues de 1920 à 1960 en Belgique francophone. Cette base de données rassemble des renseignements d'ordre biographique, historique, sociologique, bibliographique et institutionnel concernant l'activité littéraire en Belgique, et doit aboutir à la création d'un Dictionnaire électronique de la vie littéraire en Belgique francophone disponible sur le web¹.

Le projet a une forte coloration socio-historique: il s'agit de rassembler le plus d'informations possible sur les conditions historiques de production de la littérature francophone belge. Cet aspect sociologique s'inscrit dans une tradition liégeoise de recherche en littérature, fondée par Jacques Dubois avec son livre *L'institution de la littérature* en 1978². Ce livre prenait en

¹ Pour une description des bases de données, voir DOZO, Björn-Olav et FRÉCHÉ, Bibiane, «Réseaux et base de données», de MARNEFFE, Daphné, et DENIS, Benoît (éd.), *Les réseaux littéraires*, Bruxelles, Le Cri / CIEL – ULB – ULg, 2006, pp. 86-108.

² DUBOIS, Jacques, *L'institution de la littérature*, Paris – Bruxelles, Nathan – Labor, 1978.

compte le fait que la pratique de la littérature est une pratique sociale, et que la production littéraire en elle-même est donc un objet social.

Sociale, la littérature l'est à deux titres: en tant qu'elle retraduit le social, qu'elle en parle, qu'elle le prend pour objet; et en tant qu'elle est un fait social, dû à des producteurs inscrits dans la société. C'est ce deuxième point que nous allons développer aujourd'hui. Il s'agit de l'orientation principale de notre thèse, qui est une étude du personnel littéraire belge francophone de l'entre-deux-guerres. Par personnel littéraire, il faut entendre, en première approximation, l'ensemble des personnes participant de près ou de loin à la vie littéraire, qu'il s'agisse d'écrivains, de critiques, d'éditeurs, de personnes travaillant pour des instances médiatiques, pour des instances décisionnelles culturelles, etc. Il s'agit donc en somme de toute personne ayant un rapport avec le domaine de la production littéraire.

Le choix d'une telle orientation pour la thèse est en partie conditionné par les contraintes structurelles qui déterminent l'élaboration et la réalisation d'un projet de recherche tel que celui du CIEL. En particulier, la collaboration nécessaire à une recherche collective en littérature, mais aussi le contrôle et la validation de cette recherche, ne peuvent être réalisés que dans le cadre d'une approche externe à la littérature, où l'interprétation du texte par le chercheur cède le pas à l'explication des conditions d'existence de ces textes³, donc à l'explication des conditions d'existence de la littérature comme fait social autonome.

Après cette entrée en matière sous forme de déclaration d'intentions, venons-en à l'objet de notre thèse lui-même, à savoir l'étude socio-statistique du personnel littéraire.

2. La statistique comme science auxiliaire des études littéraires

Les outils statistiques et quantitatifs se sont largement imposés en sciences humaines. En sociologie notamment, graphiques et tableaux de chiffres soutiennent développements et exposés. Ces outils permettent de traiter une quantité énorme d'informations pour en saisir les traits saillants, et offrent donc au chercheur en sciences humaines une clé d'accès privilégiée

³ Voir à ce propos l'article de ARON, Paul; DENIS, Benoît et KLINKENBERG, Jean-Marie, «Littérature belge et recherche collective», *Textyles*, n° 29, 2006.

aux données qu'il a collectées. Cette vulgarisation des statistiques dans les sciences sociales a eu des répercussions dans les disciplines qui utilisaient les sciences sociales comme sciences auxiliaires. Ainsi de l'histoire sociale, où l'on voit peu à peu s'imposer les études quantitatives poussées, laissant apparaître des questionnements neufs, produits par ces moyens nouveaux. On peut citer par exemple la revue *Histoire et mesure*⁴, qui existe depuis 1986 et qui a publié en 1997 (XII, nos 3 et 4) un important numéro sur l'analyse factorielle des correspondances, une méthode d'analyse statistique couramment appliquée en sociologie.

Notre démarche de thèse va dans ce sens. Il s'agit de l'utilisation d'outils statistiques en sociologie de la littérature⁵. Nous utilisons deux outils principaux: l'analyse factorielle des correspondances multiples et l'analyse structurale des relations sociales.

Pour illustrer d'un exemple concret notre démarche, nous privilégierons dans cet article la première méthode, l'analyse factorielle des correspondances, utilisée sur un corpus réduit, celui du personnel littéraire de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique. Cette académie a été créée par Arrêté royal, sur proposition du Ministre des Sciences et des Arts Jules Destrée, le 19 août 1920. Cette création a fait l'objet de nombreux débats: chacun voulait imposer son modèle de reconnaissance et de légitimation des écrivains. Des conceptions de la littérature belge très différentes se sont opposées durant les vingt-cinq années qui ont précédé cette création⁶. Finalement, l'Académie, au moins durant les deux premières générations de son personnel, fut un lieu de consécration du mouvement instigué en 1880 par la revue *La Jeune Belgique*.

La conception de la littérature qui avait présidé à sa création (et que l'on retrouve jusque dans son appellation) correspondait à une littérature forte-

⁴ Maintenant disponible en ligne à l'adresse: <http://histoiremesure.revues.org/>.

⁵ On peut citer comme référence dans ce domaine les travaux de Gisèle Sapiro, notamment SAPIRO, Gisèle, «La raison littéraire. Le champ français sous l'Occupation (1940-1944)», *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, n° 111-112, 1996, pp. 3-35.

⁶ Voir à ce sujet TROUSSON, Raymond, *Petite histoire de l'Académie*, Bruxelles, Académie royale de Langue et de Littérature françaises, 1999, et JANOWSKI, Denis, *Études des débats qui ont précédé et commenté la création de l'Académie royale de Langue et Littérature françaises (1883-1921)*, Mémoire de licence, Bruxelles, Université Libre de Bruxelles, 1994-1995, dir. Paul ARON.

ment institutionnalisée et dépendante des canons de la littérature française. Si cette position ne pouvait être mise en évidence qu'au prix d'une longue analyse lors de la création, elle va s'imposer à partir de la troisième génération, la génération dite du *Manifeste du Lundi*. Très rapidement, on peut souligner que les signataires du *Manifeste* défendaient un classicisme formel et une absence de marques belges dans les textes⁷.

Ce bref résumé de l'évolution des discours autour de l'Académie royale met en lumière les enjeux que cette institution a cristallisés. Il permet également de mettre en évidence la position de l'Académie depuis sa création, position qui en fait un agent parmi d'autres du champ littéraire belge et pas l'incarnation de la littérature belge.

Pour analyser comment cette position s'est peu à peu affirmée, nous avons interrogé les trajectoires sociales des académiciens. Notre analyse postule ainsi un lien entre l'affirmation d'un certain type de conception de la littérature belge et l'évolution des trajectoires du personnel littéraire des académiciens.

3. L'analyse factorielle des correspondances multiples (ACM)

L'ACM est un outil statistique de description et d'analyse de tableaux de données. Le tableau est composé de lignes et de colonnes. Les lignes rassemblent les individus étudiés (ici les auteurs), et les colonnes les valeurs possibles des variables descriptives des individus (par exemple, le genre pratiqué est une variable descriptive, qui se répartit sur plusieurs colonnes, roman, essai, poésie, etc.). Le tableau se présente comme un tableau disjonctif contenant des valeurs binaires. Si l'individu (ligne) peut être décrit au moyen de la valeur (colonne) de la catégorie, la cellule du tableau correspondant à l'intersection de la ligne et de la colonne contiendra un «un». Si ce n'est pas le cas, elle contiendra un «zéro».

Une analogie possible pour expliquer le mécanisme de l'analyse factorielle des correspondances multiples est de considérer le tableau comme un espace à Y dimensions, où Y est le nombre de variables (colonnes) qui

⁷ Pour une lecture stimulante du *Manifeste du Lundi*, voir KLINKENBERG, Jean-Marie, «Lectures du 'Manifeste du groupe du lundi' (1937)», *Lettres de Belgique. En hommage à Robert Frickx*, Köln, Janus Verlagsgesellschaft, 1992, pp. 98-124.

caractérisent les X individus (lignes). Le tableau présente donc l'ensemble de l'information disponible. Mais celle-ci n'est pas aisément conceptualisable pour l'esprit humain, qui n'a pas l'habitude de manier des espaces à plus de trois dimensions. L'objectif est alors de réduire le nombre de dimensions nécessaires pour rendre l'information interprétable. Cette réduction s'accompagne évidemment de perte d'information, mais la spécificité de la méthode est de présenter dans le premier plan de l'analyse les structures oppositionnelles les plus importantes dans les données. L'analyse met ainsi en évidence les oppositions saillantes qui se dégagent de ces données. Les calculs de réduction et de projection des points sur le premier plan factoriel se font à l'heure actuelle grâce à un logiciel⁸. Celui-ci propose les deux «meilleurs» axes pour définir le premier plan factoriel, qui permet de représenter le maximum d'information contenu dans le tableau.

En résumé, on peut dire que la méthode permet de définir un plan, sur lequel sont projetés les points (individus et valeurs des catégories), dont la structure permet d'être interprétée grâce aux proximités et aux oppositions qui s'y dessinent. En règle générale, plus un point est éloigné du centre, plus il est à considérer comme une anomalie dans l'équilibre général du graphique, donc une exception dans les données. À l'opposé, plus un point est central, moins il définit particulièrement tel ou tel ensemble d'individus, et plus la caractéristique qu'il représente semble être partagée par tous.

4. Les variables pour analyser l'évolution des trajectoires

Avant de nous livrer à une interprétation du graphique, il est indispensable d'expliquer en quelques mots les variables utilisées pour décrire les membres de l'ARLLF. Après le choix du corpus, il s'agit du deuxième choix que nous avons dû opérer pour construire notre analyse factorielle. Il nous fallait choisir les variables qui nous permettraient de rendre compte des trajectoires sociales des agents. Cette deuxième opération est classique en sociologie: on décrit un événement en fonction de différentes variables sélectionnées pour leur pertinence descriptive. Nous en avons sélectionné

⁸ Nous utilisons XLSTAT pour Microsoft Excel, version 7.5, Addinsoft, Copyright 1995-2004, mais ce n'est pas la seule solution: SAS, SPAD et d'autres «gros» logiciels proposent le calcul d'analyses factorielles. Philippe Cibois a développé un logiciel gratuit pour effectuer ce type d'analyse: Trideux, disponible à l'adresse <http://perso.orange.fr/cibois/SitePhCibois.htm>.

six, ce qui peut sembler peu, mais qui suffit pour les besoins de l'exemple. Ce sont: la génération, la province d'origine, le plus haut diplôme obtenu, le nom de l'établissement fréquenté pour les universitaires, les différentes professions exercées, et les genres pratiqués.

Pour cet exemple concernant l'ARLLF, nous avons envisagé d'interroger la catégorie du genre pratiqué par les académiciens comme catégorie de classement opératoire pour l'histoire de l'académie. En effet, notre démarche vise à mettre en évidence les variables qui peuvent être corrélées à la montée en puissance de l'affirmation, depuis la création de l'ARLLF, de sa conception propre de la littérature. Cette conception est celle d'une littérature belge francophone fortement institutionnalisée et dépendante de la conception littéraire classique française, comme nous l'avons montré ailleurs⁹. Cette prise de position, que l'on aurait pu prendre pour un compromis lors de sa création, s'est progressivement affirmée comme une revendication, jusqu'à devenir une évidence lors de la recommandation explicite du secrétaire perpétuel, Marcel Thiry, à propos de l'intitulé des cours de littérature francophone belge dans les Universités:

En sa séance du 10 octobre 1964, et en suite à la communication de M. Hanse à la séance précédente, l'Académie a décidé de demander à M. le Ministre de l'Éducation nationale et de la Culture que le cours à option qui figure au programme de la licence en philosophie et lettres sous le titre *Histoire de la littérature belge de langue française* soit désormais intitulé *Histoire de la littérature française de Belgique*, et devienne obligatoire dans le groupe D (philologie romane) de la licence en philosophie et lettres. Cette demande sera communiquée aux doyens des quatre Facultés des lettres.¹⁰

Cette affirmation progressive d'une conception spécifique de la littérature francophone belge reste néanmoins discrète: l'ARLLF était avant tout un lieu de consécration plus qu'un lieu de débat, et s'il est certain que les vingt premiers membres n'avaient pas tous la même conception de cette littérature francophone belge, ceux qui ne rencontraient pas les vues que

⁹ Voir DOZO, Björn-Olav, «À propos de la création d'un lieu de sociabilité littéraire institué. Analyse des débats et des enjeux qui ont précédé la création de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique», *Tangence*, n° 80, 2006, pp. 59-84.

¹⁰ «Chronique», *Bulletin de l'ARLLF*, t. XLII, 1964, p. 237.

Destrée exposa dans son discours d'inauguration¹¹ s'exprimèrent peu après la création¹². C'est avec la troisième génération qu'une certaine homogénéité a vu le jour¹³. Il faudrait procéder à une analyse plus approfondie pour en avoir la certitude, mais il semble que cette conception se confirme au moins jusqu'à la cinquième génération.

Notre objectif est de mettre en évidence les variables qui pourraient rendre compte de cette affirmation. La variable «genre pratiqué» semblait au départ une piste intéressante: il aurait pu y avoir un lien entre le genre et les générations. Cependant, vu la polygraphie importante des écrivains¹⁴, se contenter de classer les académiciens comme «romancier», «poète» ou «homme de théâtre» n'apporte pas grand-chose à l'analyse: aucune opposition n'apparaît nettement. Ce constat est dû à notre utilisation des catégories: on ne se contente pas de répertorier les agents en fonction de leur genre majeur, mais on prend note de tous les genres pratiqués. Cette déconstruction du classement traditionnel entériné par l'histoire de la littérature a pour conséquence de faire voler en éclats des regroupements traditionnels qui n'ont pas une pertinence objective forte, et qui reposaient sur un critère de «valeur» plus importante d'une partie de l'œuvre par rapport à d'autres parties, considérées comme «mineures»¹⁵. En répertoriant tous les genres

¹¹ Pour une analyse de ce discours, voir ARON, Paul, «Questions académiques. 1920 - 1940», *Textyles*, n° 15, 1998, pp. 132-141.

¹² Il n'en reste pas moins que certains élus ne mâchaient pas leurs mots avant 1920 et avaient des vues très divergentes sur ce que devait être la littérature belge: on peut citer Valère Gille et Ivan Gilkin qui concevaient en 1897, lors de l'enquête *Durendal* («Une Académie de Littérateurs», *Durendal*, avril 1899, p. 304-324, complétée par la réponse d'Edmond De Bruijn dans le numéro suivant, pp. 432-436.), la littérature belge comme devant être fortement institutionnalisée et fortement démarquée de la littérature française; Louis Delattre et Fernand Séverin qui la voyaient faiblement institutionnalisée mais également indépendante de la littérature française; ou encore Georges Marlow, Georges Eekhoud et Maurice Maeterlinck qui ne voulaient pas d'institution propre à la littérature belge et concevaient celle-ci comme partie intégrante de la littérature française. Évidemment, il ne faut pas se laisser aller à une fiction biographique qui verrait dans les agents sociaux des êtres monolithiques, dont l'opinion n'aurait pu changer en vingt-trois ans, mais on ne peut pas non plus concevoir que lors de la création de l'ARLLF, toutes les difficultés rencontrées lors des vingt-cinq années précédentes en vue de l'institutionnalisation de la littérature francophone belge aient été résorbées...

¹³ On le remarque par exemple dans la prise de position esthétique que constitue le Manifeste du Lundi, que huit membres de l'ARLLF ont signé.

¹⁴ Voir PIRON, Sophie, «La polygraphie chez les écrivains belges du début du 20^e siècle», *Textyles*, n° 15, 1998, pp. 87-101.

¹⁵ Par exemple, VERHAEREN est retenu principalement par l'histoire littéraire comme poète. Or il a écrit de nombreuses pièces de théâtre, qui furent considérées par Franz Hellens, de manière un peu provocatrice, comme la meilleure partie de son œuvre.

pratiqués par l'auteur, on arrive rapidement à un constat de polygraphie généralisée chez les écrivains de notre corpus, ce qui réduit la capacité de la catégorie «genre» à rendre compte de l'évolution du recrutement de l'ARLLF.

En revanche, il nous semble pertinent d'utiliser des variables exogènes à l'histoire de la littérature traditionnelle pour rendre compte de cette affirmation, en analysant les trajectoires sociales des membres, et ainsi le recrutement de l'académie. Nous allons voir que nous pouvons établir une corrélation entre l'affirmation d'une certaine conception de la littérature et l'évolution du recrutement social de l'institution. Mais avant cela, revenons aux étapes de constructions de l'analyse.

4.1. La profession

Une fois les variables choisies, il a fallu construire les valeurs de ces variables. C'est cette opération qui, pour nous, est la plus sujette à interprétation dans les étapes précédant l'analyse des résultats de l'analyse factorielle. En effet, elle suppose une construction de ces variables, comme souligné plus haut, mais aussi une importante réduction de l'information à des traits pertinents. On opère ainsi une catégorisation des faits en fonction exclusivement des modalités de la variable à laquelle on raccroche ces faits. Un exemple évident est celui des professions¹⁶. La catégorie «enseignant» regroupe les instituteurs, les professeurs d'écoles secondaires, les professeurs d'université, et même les directeurs d'école et les professeurs de théâtre. Certains sont enseignants en fin de carrière, comme Marcel Lobet qui enseigne le journalisme sans avoir de diplôme (il n'a pas d'autre diplôme que celui de l'école secondaire), d'autres sont directeurs d'école privée, etc. On pourrait ainsi objecter que la validité des catégories pour tel individu ne tient pas. Et pour tel individu, il est évident que les catégories sont réductrices. Il n'empêche que le choix méthodologique, une fois

¹⁶ Pour une explicitation détaillée de la construction de cette variable, voir notre mémoire de DEA, *Les deux premières générations de l'Académie royale de Langue et Littérature françaises: discours, personnel, réseaux*, promoteur J.-M. Klinkenberg, année académique 2003-2004, pp. 72-74 et pp. 84-87, avec pour deux seules différences l'intégration des deux directeurs d'école dans la catégorie «enseignants» et la fusion des catégories commerçants et associés (3) avec les cadres supérieurs (2), afin de créer des groupes opposables. On a donc onze valeurs pour la variable «professions»: enseignant, avocat, écrivain, journaliste, fonctionnaire, homme politique, médecin / psychologue / psychologue, rentier, commerce / cadre supérieur, religieux, et secrétaire particulier. À noter bien évidemment que chaque académicien peut avoir exercé plusieurs professions.

explicité, est tenable grâce aux résultats qu'il produit par rapport à la question de départ. Intuitivement, une connaissance de l'institution académique amène à penser qu'il y a une différence dans le recrutement et les trajectoires au fil du temps, mais que cela ne se marque pas, par exemple, — vu la mixité des pratiques — en termes de genres pratiqués. Il faut donc construire des variables qui permettent une vue d'ensemble de ce problème, quitte à perdre en précision concernant des problèmes plus particuliers qui ne sont pas en rapport direct avec cette question (comme la relative hétérogénéité de certaines modalités de la variable «professions»). Séparer les différentes variables que le chercheur juge pertinentes pour rendre compte de l'évolution des trajectoires permet une analyse fine de cette évolution. En revanche, «atomiser» les variables en un nombre trop important de modalités ne permet pas de faire avancer la question première. Bien sûr, les variables proposées ici pour l'analyse ne constituent pas le dernier mot concernant les trajectoires des membres de l'académie. Il ne s'agit que d'une façon d'exprimer l'interprétation que l'on veut donner de cette évolution, de la construire et de tenter de l'objectiver, en la quantifiant.

4.2. La génération

L'une des variables que nous utilisons est un peu particulière: il s'agit de la génération. Nous allons nous y attarder quelque peu, car elle constitue un des moyens classiques pour introduire de la diachronie dans les données descriptives.

Pour rendre compte des trajectoires sociales du personnel littéraire¹⁷ de l'ARLLF, il est utile de diviser l'ensemble du personnel en générations. La valeur heuristique et pratique de cette notion a été mise en évidence par H. Peyre dans son ouvrage: *Les générations littéraires*¹⁸. Tout en intégrant la temporalité propre à la vie littéraire, elle respecte la multiple complexité du réel, en n'apposant pas sur les littérateurs, en vue de les regrouper, des étiquettes qui évoquent des notions banalisées (par exemple, les écoles littéraires, comme les «symbolistes», les «romantiques», etc.) et dont on s'épargne bien souvent une définition nuancée, pourtant nécessaire. Dans ce sens, elle nous paraît pertinente pour réinterroger ces catégories littéraires traditionnelles.

¹⁷ Il ne sera donc pas question des sièges occupés par des philologues, qui existent également à l'ARLLF.

¹⁸ PEYRE, Henri, *Les générations littéraires*, Paris, Boivin, 1948.

La génération permet de dégager des ensembles de littérateurs ayant à peu près le même âge et qui, dès lors, sont supposés avoir «été façonnés et déterminés par les mêmes circonstances et le même contexte»¹⁹. Problème complexe s'il en est, la durée d'une génération est toujours abondamment discutée. En ce qui concerne l'ARLLF, deux critères principaux entrent en ligne de compte pour en définir l'étendue: l'année de naissance et l'année d'entrée en littérature, qui correspond à l'âge de l'agent lors de sa première publication en volume. Ces deux critères définissent chacun un type de génération, l'une biologique, l'autre littéraire. Elles sont dans la plupart des cas concomitantes, mais les critères permettent de repérer des décalages qui se répercutent sur la carrière du littérateur. Ainsi, une entrée tardive en littérature peut entraîner une consécration tardive, ce qui, dans le cas de l'ARLLF, se traduit par une admission du littérateur en décalage par rapport à ceux de sa génération biologique²⁰.

Dans ce cas-ci, une hétérogénéité générationnelle existe, car l'ARLLF est un organe de consécration créé par un pouvoir extérieur à partir d'un critère officiel de sélection pour pourvoir les premiers sièges²¹. Celui-ci (l'obtention d'un prix triennal ou quinquennal) induit directement un biais générationnel: se côtoient ainsi au moment de la création les plus vieux détenteurs de prix toujours en vie et les plus jeunes qui viennent de l'obtenir. Par la suite, des agents d'âges différents seront appelés pour compléter et remplacer les disparus. Ce processus de lent réajustement générationnel induit, dès la création, la présence de deux générations différentes à l'Académie, les deux complétant leur effectif dans un premier temps, puis la première disparaissant pour laisser place à une troisième. Concrètement, pour construire les générations, nous avons tenu compte de la date de naissance, en regroupant une génération autour d'une date-pivot et en remontant ou

descendant à partir de cette date d'environ sept ans. Ensuite, pour pondérer ce premier regroupement, nous avons examiné l'entrée en littérature et à l'académie de chaque agent: un trop grand décalage entre ces dates et celles des membres de sa génération nous a conduit à le faire passer soit dans la génération précédente, soit dans la suivante.

La première génération a donc une étendue de treize ans, avec comme date moyenne 1861, et comme dates extrêmes 1854 et 1867. La deuxième génération a une étendue de dix ans, avec comme date moyenne 1873, et comme dates extrêmes 1869 et 1879.

Lors de la création de l'ARLLF, sept membres appartenaient à la première génération, et trois à la deuxième. Dix sièges littéraires restaient à compléter: ils furent attribués à sept membres de la deuxième génération, et à trois membres de la première. Lors des premiers remplacements de siège, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, neuf membres de la deuxième furent élus, contre deux de la première et trois de la troisième (dans l'ordre des élus: Charles Plisnier, Marie Gevers et Marcel Thiry). Le dernier membre de la première génération à être élu fut le baron Firmin van den Bosch, en 1936, soit deux ans avant l'élection du premier membre de la troisième génération (Plisnier, en 1938). Les autres membres de la troisième génération furent nommés après la guerre.

En ce qui concerne l'âge d'entrée en littérature, la première génération comprend deux agents ayant publié très tardivement (Ernest Verlant et Émile Van Arenbergh, respectivement à 58 et 67 ans). La deuxième, en revanche, inclut trois agents précoces, qui publièrent en volume avant leurs vingt ans: Louis Delattre, Henri Davignon et Georges Marlow. En moyenne, l'âge de publication du premier volume est de 31 ans pour la première génération (31 ans en tenant compte des valeurs extrêmes; 26 ans et six mois sans celles-ci) et de 23 ans pour la deuxième. On remarque donc une tendance à la précocité en ce qui concerne l'entrée en littérature de la deuxième génération. Cela a des conséquences sur la consécration de ces générations: l'âge moyen d'entrée à l'ARLLF de la première génération est de 60 ans, tandis que celui de la deuxième est de 54 ans. Il s'agit dès lors d'une première explication quant à la différence d'âge d'entrée à l'ARLLF des deux générations.

¹⁹ DENIS, Benoît, «Génération littéraire», ARON, Paul; SAINT-JACQUES, Denis; VIALA Alain, *Le dictionnaire du littéraire*, 2002, p. 244.

²⁰ Ces considérations sur la date à prendre en compte pour construire les générations rejoignent l'une des questions mises en évidence par Pierre Nora dans son article sur la génération. Ces questions balisent les incertitudes liées à la notion: «quel rythme donner à la succession des générations, et par là à quelles frontières se fier? quelle date repère considérer: la date de naissance, la vingtième année, la 'maturité'? quelle part accorder à l'événement, considéré comme fait et expérience traumatique, dans la détermination d'une génération?». Voir NORA, Pierre, «La génération», in NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll. «Quarto», t. II, 1997, pp. 2975-3015.

²¹ Voir ARON, Paul, «Questions académiques», *op. cit.*, p. 136.

Cette différence peut également être interprétée comme une conséquence de la création de l'ARLLF: la première génération, héritière de la grande génération de 1880, s'est battue pour obtenir de l'État une institution de reconnaissance des littérateurs belges. Ce combat a pris du temps. La deuxième a profité de cette dynamique de reconnaissance pour accéder plus rapidement à la consécration. La troisième génération, qui s'étend de 1883 (naissance de Marie Gevers) à 1899 (Paul-Henri Spaak), et qui a comme année de naissance moyenne 1892, entre à l'ARLLF en moyenne à 57 ans. La quatrième (de 1900 à 1913) entre en moyenne à 59 ans et la cinquième (de 1919 à 1930) à 59 ans aussi. Il n'y a que la dernière, composée de trois membres uniquement, nés entre 1935 et 1940, qui a une moyenne d'âge d'entrée à l'ARLLF inférieure à celle de la deuxième génération, avec 52 ans. Mais cette génération est en pleine formation, et le corpus des membres n'est pas encore représentatif. Il faut donc l'écarter. La deuxième génération bénéficie donc bien d'une dynamique créée par le mouvement de revendication de la fin des années 1890 et des débats qu'il a provoqués durant vingt ans.

4.3. Les autres variables

Il reste à expliciter les variables «province de naissance», «université fréquentée» et «plus haut diplôme obtenu». Ces trois variables soulèvent le même type de problème: l'évolution des découpages et des étiquettes au fil du temps.

Nous avons choisi de retenir le découpage en dix «provinces»: Anvers, Brabant, Bruxelles, Flandre occidentale, Flandre orientale, Limbourg, Hainaut, Liège, Luxembourg et Namur. Ce découpage ne correspond pas à la réalité: Bruxelles capitale n'est pas une province, et le Brabant est divisé depuis la création de l'État fédéral en Brabant flamand et Brabant wallon. Mais nous avons choisi de regrouper les deux Brabant (comme à l'époque des neuf provinces belges) et de mettre Bruxelles de côté. L'objectif n'était pas de mettre en évidence la division du Brabant (seul cinq académiciens sont nés dans cette province: l'outil statistique n'est pas nécessaire pour vérifier leur répartition entre Brabant flamand et wallon), mais bien d'interroger le possible repli du recrutement de l'ARLLF vers des écrivains d'origine bruxelloise pour les générations récentes. Il fallait donc diffé-

rencier le Brabant de Bruxelles capitale. Dans ce cas-ci, nous avons donc privilégié des catégories qui permettaient d'apporter des réponses à nos hypothèses, et pas une nomenclature préexistante.

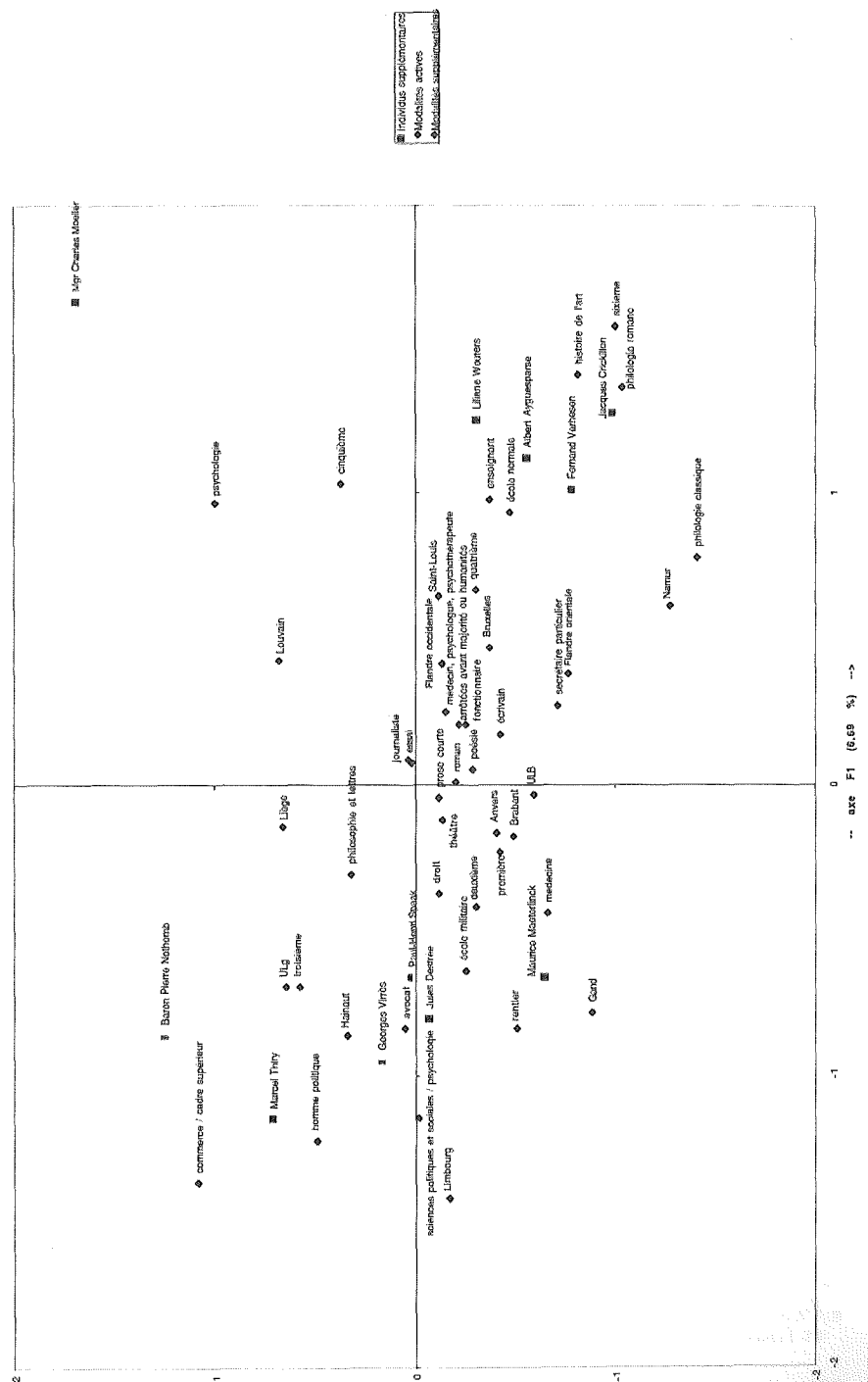
En ce qui concerne les universités, nous n'avons pas mentionné la séparation entre la Katholieke Universiteit Leuven et l'Université catholique de Louvain: cette séparation date de 1968, et même la sixième génération avait terminé ses études avant cette date. Louvain est donc mis pour Leuven.

Le dernier diplôme obtenu pose également problème à cause de la temporalité: les cursus scolaires ont évolué dans le temps. Par exemple, pour les deux premières générations, les candidatures de droit et de lettres étaient communes. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, et c'est une des difficultés pour construire cette catégorie. Nous différencions dans cette étude tous les cursus (même les différents cursus de lettres, histoire, histoire de l'art, etc.), pour mettre en avant les particularités de chaque génération, avec le risque d'émettre les regroupements possibles pour une question d'étiquette; mais il nous semble plus pertinent de mettre en avant cette disparité, qui souligne malgré tout des évolutions de contenu dans les cursus et des différences marquées de conception des études. Les valeurs de cette variable sont: philologie classique, philologie romane, philosophie et lettres (cette valeur concerne les diplômes les plus anciens, et reprend la candidature commune en droit et en lettres), histoire, histoire de l'art, droit, études arrêtées avant majorité ou humanités, école militaire, médecine, école normale, sciences politiques et sociales, psychologie, théologie. Certains diplômes n'ont qu'un diplômé; c'est dû à la conjugaison de deux éléments: la population réduite des académiciens et notre volonté de ne pas écraser la réalité en des catégories trop générales. Il faudra en tenir compte dans l'interprétation et, en quelque sorte, négliger ces valeurs de variables. La construction de cette variable, pour les besoins de l'exposé exemplatif, ne répond donc pas à la même logique que celle de la variable «professions», dont la construction «gomme» certaines différences²² afin de créer des oppositions entre groupes. Nous verrons dans l'interprétation les conséquences de ces deux choix différents.

²² Voir note 16.

On s'aperçoit donc que l'une des difficultés principales pour catégoriser les valeurs des variables relève de l'harmonisation des différences d'étiquettes dues à la diachronie. On comprend également qu'un graphique sans l'exposé préalable des choix et des constructions du chercheur peut induire en erreur par des raccourcis qui semblent évidents mais qui ne le sont pas du tout. Un graphique n'est finalement qu'un résumé des résultats d'une recherche, mais ce résumé est tout sauf intuitif: il faut se méfier des interprétations du graphique dues au sens commun. L'un des dangers du graphique d'une analyse factorielle est qu'il donne une fausse facilité d'accès à l'information. En revanche, couplé à un constant retour aux données et à une bonne connaissance du sujet, il est une clé d'entrée très utile.

Graphique symétrique (axes F1 et F2 : 13,29 %)



5. Analyse du premier plan factoriel

Comme nous le supposions précédemment, la variable «genre pratiqué» n'est pas assez discriminante pour mettre en évidence des oppositions dans les trajectoires du personnel littéraire. En effet, la répartition intergénérationnelle des valeurs de la variable est très homogène, c'est-à-dire qu'aucun genre ne caractérise particulièrement l'une ou l'autre génération. Pour le montrer, nous avons utilisé cette variable comme variable supplémentaire: elle n'a pas servi à calculer le plan factoriel, et a été portée sur ce plan dans un second temps. On remarque ainsi, à sa concentration au centre du graphique, qu'elle ne permet pas d'analyse différentielle entre les générations, contrairement à d'autres variables qui, elles, ont servi à construire le plan factoriel.

Ensuite, nous avons supprimé presque tous les points représentant les membres de l'ARLLF, pour ne garder que quelques points illustratifs et les variables. On pourrait afficher tous les points si cela se révélait nécessaire, mais dans ce cas-ci, ils encombreraient inutilement la lecture du graphique.

En analysant le graphique, on remarque que le premier axe factoriel oppose nettement deux groupes générationnels: les trois premiers à gauche, les trois derniers à droite. Cette opposition prend forme notamment dans les études et les professions exercées par les agents: à gauche du graphique, on retrouve les magistrats (avocats et assimilés) avec les études de droit, mais aussi les hommes politiques et les commerçants ou le milieu des affaires. À droite, on remarque nettement les enseignants, avec la fréquentation de l'école normale, mais aussi les filières philologiques (philologies classique et romane). Cette évolution structure la trajectoire type d'un académicien: d'une tendance à avoir «fait son droit» à l'université puis à avoir exercé une profession libérale ou une fonction élevée dans la hiérarchie de l'État, on passe à une propension à l'enseignement ou au fonctionnariat, avec des études qui mènent à ce type de profession.

Le deuxième axe oppose, quant à lui, plutôt les données d'ordre géographique: la province d'origine et l'université fréquentée (ULB en bas, ULg et Louvain en haut).

L'interprétation de ces deux axes offre des clés pour lire le graphique: il est ainsi possible de repérer trois grands groupes dans le personnel de l'académie; ceux-ci sont structurés selon les générations et l'origine géographique.

Le premier regroupe les deux premières générations en bas à gauche. Il s'agit des deux générations qui ont suivi la grande lignée symboliste de 1880. Ils ont souvent publié leurs œuvres importantes au XIX^e siècle, et c'est en quelque sorte pour les consacrer qu'est créée l'ARLLF. Ce sont aussi ces agents qui proviennent le plus massivement de Flandre et qui fréquentent les Universités flamandes avant leur flamandisation (comme Gand, qui commencera à se flamandiser en 1923): ils appartiennent à la grande bourgeoisie francophone flamande prédominante au XIX^e siècle. Un bon exemple est Maurice Maeterlinck.

Le deuxième groupe isole la troisième génération (en haut à gauche). C'est avec elle que s'opère le basculement entre Flandre et Wallonie: les agents de la troisième génération proviennent généralement du Hainaut et de Liège, et, tendanciellement, ce sont ceux-ci qui fréquentent le plus l'Université de Liège. Les professions qu'ils exercent basculent également: les hommes politiques sont plus nombreux, les avocats se maintiennent, mais ce sont surtout les professions liées au milieu des affaires et du commerce qui apparaissent. Il s'agit d'ailleurs d'un passage éclair: s'ils sont plusieurs à exercer ce type de métier dans cette troisième génération, il n'y en aura plus dans les générations suivantes. Le meilleur représentant de cette troisième génération est Marcel Thiry, qui sera étudiant liégeois, commerçant, et homme politique wallon.

Le troisième groupe est constitué des trois dernières générations (en bas à droite). Outre la caractérisation par une forte proportion d'enseignants et de fonctionnaires sur laquelle nous avons déjà insisté, il est important de remarquer que «Bruxelles» occupe une place de choix parmi les autres modalités: elle est très proche de la quatrième génération et définit complètement la sixième (mais l'on sait que celle-ci a un effectif trop réduit, duquel on ne peut tirer de conclusions définitives). La séparation des modalités «Bruxelles» et «Brabant» est finalement utile, car elle permet de mettre en évidence le revirement vers Bruxelles après la troisième génération, et la tendance du Brabant à fonctionner dans la mouvance des deux premières

générations, avec les provinces flamandes. Enfin, la cinquième génération est légèrement détachée car les agents qui la composent ont tendance à fréquenter l'Université de Louvain, ce qui l'oppose, sur le deuxième axe, à l'ULB. Quelques individus des trois dernières générations sont bien représentés sur le graphique: Liliane Wouters, Fernand Verhesen et Jacques Crickillon.

On le voit, l'analyse permet de dégager des grandes tendances qui, une fois interprétées, prennent sens et offrent des arguments construits à l'histoire de la littérature. Encore une fois, il faut insister sur la dimension construite de ces arguments, dont les fondements sont les catégories mises en place pour l'analyse. Ces catégories ne peuvent être pensées une fois pour toutes: chaque hypothèse demande de prendre en compte d'autres paramètres, d'autres indicateurs, qui différeront selon les besoins de l'analyse, mais qui doivent toujours être explicités, dépliés, mis à plat, pour que le lecteur puisse porter un regard critique sur le travail du chercheur.

Conclusion

L'hypothèse de travail était la corrélation entre une affirmation d'une certaine conception de la littérature et une évolution du recrutement social de l'académie. Grâce à l'outil statistique, on a pu mettre cette corrélation en évidence: la prise de position de plus en plus nette au fil du temps de ce qu'est la littérature belge pour l'Académie (voir le début du point 4) s'accompagne d'une évolution du recrutement. Néanmoins, l'analyse n'est pas terminée, et il faudrait maintenant montrer quels sont les enjeux et les effets de cette corrélation. Il n'est pas possible d'établir ceux-ci en quelques lignes. Cette corrélation doit en effet être plongée dans un contexte plus général, où l'Académie n'est qu'un acteur parmi d'autres dans le champ littéraire belge francophone. Elle rompt ainsi avec l'ambition d'un certain nombre de ses créateurs, qui voulait en faire une interface entre l'État et la littérature belge. Mais celle-ci est multiple et clivée, et l'analyse future devrait confirmer que l'Académie n'est finalement qu'un des agents de cet espace social.